

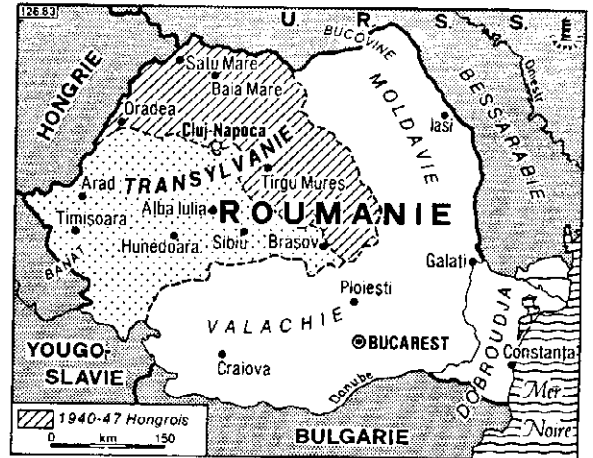
grois. Ici est né Vlad Tepes, l'inspi-
rateur du Dracula de Bram Stoker.
Place Lénine, boulevard Gheorgiu-
Dej. Que vient faire Lénine dans
ce décor rose et bleu? Certaine-
ment pas des emplettes. Les bou-
tiques sont vides, ou presque.
« Alimentara », « Autoservire »,
« Piine » (boulangerie), c'est sou-
vent la même rengaine: « Nu
avem », nous n'avons pas. Il faut
se lever tôt et faire la queue long-
temps pour quelques produits mi-
sérables. Pain sans saveur, pâtes
grisâtres, cigarettes qui se décom-
posent. La monnaie n'est pas en
reste: piécettes en alu, billets de
banque qui se désagrègent à vue
d'œil. On paie avec des chiffons
verdâtres ou bleutés.

Des salles inaccessibles

Sibiu, la ville de Nicu, le fils Ceau-
sescu. Au centre du vieux bourg,
le mémorial des victimes de dé-

Berlin. Le wagon est peuplé de
Tziganes hauts en couleur. Une ri-
bambelle de marmots surexcités
joue dans le couloir. En face de
moi, un vieil hongrois de 85 ans
me raconte sa vie. « J'ai toujours
une balle dans le corps. On n'a ja-
mais réussi à la retirer. C'était en
1933 lors d'une bagarre à Cluj.
Vous comprenez, en 1940, j'ai dé-
cidé de quitter la Roumanie. » Son
voisin, également Hongrois, mais
vivant en Transylvanie, ouvre sa
chemise. Une large cicatrice lui
traverse la poitrine. « Tirgu-Mu-
res », me dit-il. « Des coups de bâ-
tons, au mois de mars! »

Nous approchons de la frontière
hongroise. Les Tziganes nous de-
mandent de remplir les documents
de douane. Ils ne savent ni lire ni
écrire. Où vont-ils? « A Berlin,
chercher du travail. » Mon voisin
hongrois semble sceptique. Il ou-
vre un journal roumain acheté à
Cluj et me traduit un article en pre-



« mains de Transylvanie » votait le
rattachement de la Transylvanie à
la Roumanie. Dix mille mineurs de
la vallée du Jiu étaient venus pour
apporter leur soutien.

Un couple a été expulsé du train
avec armes et bagages. Qui sont-
ils? Des Allemands de Transylva-
nie. Ils veulent quitter le pays, mais
leurs papiers ne sont pas en règle.

Le train démarre pour franchir la
frontière. Les Hongrois poussent
un soupir de soulagement, les Al-
lemands restent sur le quai, immo-
biles au milieu de leurs grosses va-
lises.

Bernard De Backer

« Petre Roman est coupable de génocide... Il fait tomber toutes les femmes roumaines ! »

cembre. Grandes croix de bois
couvertes de fleurs et d'images
pieuses, parterre de bougies trem-
blotantes. Imagerie révolutionnai-
re montrant une foule de manifes-
tants brandissant une forêt de
croix noires et de drapeaux troués.
A la manière d'Eugène Delacroix,
« La liberté guidant le peuple ». Le
musée d'histoire est en pleine re-
composition. Les salles sur les an-
nées 1945 et au-delà ne sont plus
accessibles. Vitrites brisées et
photos arrachées.

Au siège du Front du salut natio-
nal, une affiche représente Iliescu
et Roman une rose à la main. « Les
roses fleurissent en mai » procla-
me la légende. « Petre Roman est
coupable de génocide », me dit
mon logeur avec un large sourire.
« Il fait tomber toutes les femmes
roumaines ! »

Roumanie, terre de mission. Sur la
vieille place de Brasov un groupe
de Hollandais pousse la chanson-
nette religieuse. Ils se nomment
De Troubadours et leur tour de
chant God is love est annoncé aux
quatre coins de la ville. Les ven-
deurs d'absolu « made in India »
ne sont pas en reste. « Libérez-
vous en l'Amour divin », propose
Shri Mataji sur des affichettes
kitsch. Un farceur lui a dessiné
une grosse barbe noire et elle re-
semble à Karl Marx. Après 45 ans
de « paradis socialiste » on devient
méfiant.

A la gare de Cluj, je monte dans
l'Orient Express à destination de

mière page: « Le 24 juillet, le Sénat
roumain a voté un projet de loi fai-
sant du 1^{er} décembre le jour de la
fête nationale, en souvenir du 1^{er}
décembre 1918. » Ce jour-là, la
« Grande assemblée des Rou-

RDA

Le deuil de la conscience

**Les Allemands ne formeront plus qu'une
seule nation le 3 octobre prochain. Ainsi
s'achèvera l'histoire de la RDA, commencée
tout juste quarante et un ans plus tôt. La
société a d'immenses efforts à faire pour
résister au chaos. Mais au nom de quel
idéal? Pour défendre quelle identité?**

Il en va de la société civile
comme de la société politique,
c'est-à-dire comme de cette
coalition gouvernementale dirigée
par Lothar de Maizière, qui vient
d'éclater définitivement. Les so-
ciaux-démocrates du SPD se sont
résolus à abandonner le comman-
dement du navire en perdition,
laissant le parti chrétien-démocra-
te (CDU) seul — on n'ose dire seul
maître — à bord, avec l'appoint

fragile de ministres libéraux cou-
pés de leur base parlementaire —
le parti libéral s'étant retiré de la
coalition le 24 juillet dernier. Se
coaliser pour quoi, contre qui? Le
gouvernement de la moribonde
République démocratique perd
cinq ministres dynamiques, qui
eux ne perdent pas grand-chose.

Mais peut-être que le peuple alle-
mand aurait eu besoin d'eux jus-
qu'au bout.

Parmi les démissionnaires, Markus
Meckel était à la fois l'un des plus
brillants représentants de la nou-
velle classe politique est-alleman-
de, et le symbole de la capacité
historique, de la créativité politi-
que d'une société en peine de re-
nouveau. Ce pasteur mecklém-
bourgeois de trente-huit ans, co-
fondateur de la branche-Est du
SPD à la fin 89, détenait, jusqu'à la